

Emma
dans la nuit

Wendy Walker

Emma dans la nuit

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Karine Lalechère*



Titre original : *Emma in the Night*
Éditeur original : St. Martin's Press

© Wendy Walker, 2017
© Sonatine Éditions, 2018, pour la traduction française.
© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0240-9
ISSN : 2555-7548

À vue d'œil
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr
www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À mes sœurs Becky, Cheryl et Jennifer
et à mon frère Grant*

Dans la mythologie grecque, Narcisse était un chasseur d'une grande beauté, mais il était aussi très fier. Si fier qu'il éconduisait tous ceux qui s'éprenaient de lui. Némésis, la déesse de la vengeance, décida de le punir. Elle l'attira jusqu'à un étang où il vit son reflet et en tomba éperdument amoureux. Incapable de s'en détacher, il se laissa dépérir et finit par en mourir.

1

Cassandra Tanner

Le premier jour de mon retour

Les gens croient ce qu'ils ont envie de croire. Les gens croient ce qu'ils ont besoin de croire. Peut-être n'y a-t-il aucune différence entre les deux. Une chose est sûre, la vérité peut nous échapper, se dissimuler dans notre angle mort, être masquée par nos préjugés, ignorée par nos cœurs affamés qui aspirent à la paix. Pourtant, elle est là : il suffit d'ouvrir les yeux et de regarder. Encore faut-il faire l'effort de regarder.

Il y a trois ans, lorsque nous avons disparu, ma sœur et moi, personne n'a rien vu.

On a retrouvé la voiture d'Emma à la plage. Son sac à main était à l'intérieur, sur le siège côté conducteur. Ses clés étaient dans le sac. On a repêché ses chaussures dans l'eau, ballottées par le ressac. Certains ont cru qu'elle avait rendez-vous avec une ou plusieurs personnes qui n'étaient jamais venues. Elle était allée se

baigner et s'était noyée. Peut-être était-ce un accident. Peut-être un suicide.

En tout cas, pour eux, Emma était morte.

Mais pour moi, ce n'était pas si simple.

J'avais 15 ans au moment de notre disparition. Jamais Emma n'aurait accepté que je l'accompagne. Elle entrait en terminale et n'avait pas besoin d'un pot de colle. Mon sac à main était dans la cuisine. Rien n'indiquait que j'étais allée à la plage. Tous mes vêtements étaient à leur place dans mon armoire. C'était ma mère qui l'affirmait, et les mères savent ce genre de choses. Non ?

Mais on a retrouvé des cheveux à moi dans la voiture et certaines personnes se sont raccrochées à ça, même si j'avais eu un tas d'occasions d'en laisser là. Ils s'y sont raccrochés parce que, si je n'étais pas avec Emma et si je ne m'étais pas noyée cette nuit-là, peut-être en essayant de la sauver, alors où étais-je ? Ces gens-là préféraient me croire morte, parce que c'était trop dur de se poser cette question.

D'autres étaient moins catégoriques. Ceux-là ne rejetaient pas l'éventualité d'une étrange coïncidence : une sœur noyée à la plage, l'autre

fugueuse ou enlevée. Mais... quand on fugue, on prend au moins un sac et quelques affaires. Ce qui signifiait que j'avais été enlevée. Mais... ce genre de drame n'arrive généralement pas aux gens comme nous.

Il y avait eu une scène, ce soir-là, ce qui alimentait les théories privilégiant la coïncidence. Ma mère avait une façon de raconter l'histoire qui captivait son auditoire et inspirait suffisamment de compassion pour étancher sa soif d'attention. C'était là, dans son regard, lorsqu'elle passait sur les chaînes d'information et dans les talk-shows. Elle décrivait la dispute entre Emma et moi, nos cris perçants et nos pleurs d'adolescentes. Puis le silence. Puis la voiture quittant la maison après l'heure du coucher. Elle avait vu les phares de la fenêtre de sa chambre. Arrivée à ce point de son récit, elle était en larmes, et un soupir ému parcourait le studio.

On décortiquait nos vies dans l'espoir de trouver une réponse. Les réseaux sociaux, les amis, les SMS, les journaux intimes. Rien n'était épargné. Nous nous étions disputées au sujet d'un pendentif, expliquait-elle. *Je l'avais acheté à Emma pour la rentrée des classes. Sa dernière*

année de lycée ! Ce n'était pas rien. Cass était jalouse. Elle était toujours jalouse de sa grande sœur.

Des larmes, encore.

La plage se trouve dans le détroit de Long Island. Il n'y a pas beaucoup de courant à cet endroit. À marée basse, il faut marcher longtemps pour avoir de l'eau aux genoux. À marée haute, l'océan est si paisible qu'on sent à peine le clapotis contre ses chevilles. On n'a pas les pieds qui s'enfoncent dans le sable chaque fois qu'une vague se brise sur le rivage, comme au nord, là où la côte donne directement sur l'Atlantique. On ne se noie pas facilement, chez nous.

Je regardais ma mère à la télé, j'écoutais les mots qui sortaient de sa bouche et je voyais les larmes qui coulaient sur ses joues. Elle avait acheté des vêtements neufs pour l'occasion, un tailleur gris foncé et des chaussures d'un créateur italien dont elle nous avait parlé. *Le meilleur*, affirmait-elle. *Un signe de notre statut social.* Leur coupe était typique de la marque. Nous avons été dûment éduquées sur la question. Cela dit, je ne pense pas que c'était à cause de

ses chaussures que tout le monde avait envie de la croire. Car ils la croyaient. Ça se sentait à travers l'écran.

Peut-être la pression de l'école privée que nous fréquentions était-elle trop forte. Peut-être était-ce un genre de pacte, un suicide collectif. Les poches remplies de cailloux, nous nous étions lentement enfoncées dans notre tombeau aquatique, comme Virginia Woolf.

Mais, dans ce cas, où étaient les corps ?

Au bout de six semaines et quatre jours, l'histoire a cessé de faire l'ouverture des journaux télévisés. Et ma mère, qui avait acquis une petite célébrité, est redevenue Judy Martin, ou Mme Jonathan Martin, puisqu'elle préférait qu'on l'appelle ainsi, anciennement Mme Owen Tanner, et encore avant Judith Luanne York. Ce n'est pas aussi compliqué que ça en a l'air : York était son nom de jeune fille, Tanner celui de son premier époux et Martin celui du second. Deux maris, ce n'est pas énorme, de nos jours.

Emma et moi sommes les filles d'Owen Tanner. On a baptisé ma sœur d'après la mère de notre père, emportée par une maladie cardiaque lorsqu'il avait 17 ans. Mon prénom, Cassandra

(ou Cass) vient d'un livre pour enfants que ma mère avait, petite. À ses yeux, il évoquait une femme importante. Admirée. Enviée. En ce qui me concerne, ça reste à prouver. Mais je me souviens qu'elle brossait mes longs cheveux devant la glace de sa salle de bains et qu'elle me contemplait avec un sourire satisfait.

Regarde-toi, Cassandra ! Tu devrais toujours avoir un miroir qui te rappelle à quel point tu es belle.

Notre mère ne disait jamais à Emma qu'elle était belle. Elles se ressemblaient trop. Vanter les mérites de quelqu'un qui vous ressemble, qui a les mêmes attitudes et porte les mêmes vêtements que vous, c'est un peu comme s'adresser des compliments à soi-même. Sauf que, si on y réfléchit bien, c'est une arnaque. D'une certaine manière, l'autre vous pique des compliments qui vous étaient destinés. Et notre mère n'aurait jamais laissé Emma lui dérober quelque chose d'aussi précieux.

Mais avec moi, elle ne risquait rien. Selon elle, j'avais hérité des meilleurs gènes de chaque parent. Et elle s'y connaissait en gènes : pourquoi les enfants avaient les yeux bleus ou marron,

la bosse des maths ou le don de la musique... elle était intarissable sur la question.

Quand tu auras des enfants, Cassandra, tu auras peut-être la possibilité de choisir chacun de leurs traits ! Tu imagines ? Ah ! ma vie aurait été bien différente si ces chercheurs avaient travaillé un peu plus vite ! [Soupir.]

J'ignorais de quoi elle parlait. J'avais à peine 7 ans. Mais, lorsqu'elle me brossait les cheveux, lorsqu'elle me confiait ses pensées les plus secrètes, j'étais suspendue à ses lèvres et mon cœur débordait de joie. Je voulais que ça ne s'arrête jamais.

Bien sûr, ça finissait toujours par s'arrêter. Ma mère savait se faire désirer.

Quand nous étions petites, elle nous demandait si elle était jolie, la plus jolie fille du monde, si elle était intelligente, la femme la plus intelligente du monde, et puis :

Est-ce que je suis une bonne mère ? La meilleure maman du monde ?

Elle avait un grand sourire et des yeux immenses. Oui, nous écriions-nous en chœur, et nous étions sincères, quand nous étions petites. Alors, elle poussait une exclamation, secouait la

tête et nous serrait de toutes ses forces contre sa poitrine, comme si se savoir merveilleuse était un sentiment trop fort pour être contenu, comme si elle devait en évacuer une partie par une dépense physique. Après l'étreinte venait un long soupir qui la laissait apaisée, satisfaite. Et son souffle tiède emplissait la pièce.

Parfois, si elle était triste ou fâchée parce que le monde s'était montré cruel et n'avait pas reconnu son caractère exceptionnel, c'était à nous de prononcer la formule magique qui chasserait les ténèbres :

Tu es la meilleure maman de l'univers !

Et nous le croyions vraiment, Emma et moi, quand nous étions petites.

De ces moments, il ne me reste que des bribes de souvenirs, des morceaux qui ne s'emboîtent plus, comme des bris de verre usés, leur tranchant émoussé. Des bras forts qui me serrent, l'odeur de sa peau. Elle portait le N° 5 de Chanel, un parfum très cher, nous prévenait-elle. Il était interdit de toucher au flacon, mais parfois elle le tenait devant nous et nous laissait humer la fragrance qui flottait autour du vaporisateur.